Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 35 (1978)

Heft: 4

Artikel: gys et istoboeus chez Hésiode : deux vestiges de l'époque mycénienne en béotien

Autor: Leukart, Alex

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-27780

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

γύης et ἱστοβοεύς chez Hésiode: deux vestiges de l'époque mycénienne en béotien

Par Alex Leukart, Genève

1. Parmi les conseils pratiques donnés aux paysans par Hésiode dans les Travaux, nous trouvons les recommandations suivantes (vers 427–436):

Πόλλ' ἐπικαμπύλα κᾶλα· φέρειν δὲ γύην, ὅτ' ἂν εὕρῃς,
ἐς οἶκον, κατ' ὄρος διζήμενος ἢ κατ' ἄρουραν,
πρίνινον· ὃς γὰρ βουσὶν ἀροῦν ὀχυρώτατός ἐστιν,
430 εὖτ' ἂν Ἀθηναίης δμῷος ἐν ἐλύματι πήξας
γόμφοισιν πελάσας προσαρήρεται ἱστοβοῆι.
Δοιὰ δὲ θέσθαι ἄροτρα, πονησάμενος κατὰ οἶκον,
αὐτόγυον καὶ πηκτόν, ἐπεὶ πολὺ λώιον οὕτω·
εἴ χ' ἕτερον ἄξαις, ἕτερόν κ' ἐπὶ βουσὶ βάλοιο.
435 Δάφνης δ' ἢ πτελέης ἀκιώτατοι ἱστοβοῆες,
δρυὸς ἔλυμα, γύης πρίνου.

«Les bois courbés ne manquent pas; mais ce qu'il faut rapporter chez vous, si vous en découvrez en cherchant dans la montagne et dans la plaine, c'est une haye (pièce de bois courbe, qui, dans la charrue, joint le timon au talon) de chêne vert: c'est celle qui résiste le mieux, quand on laboure avec les bœufs, une fois que le serviteur d'Athéné l'a emboitée au sep, puis appliquée et chevillée au timon. Faites-vous deux charrues que vous fabriquerez chez vous, l'une d'un seul morceau, l'autre de pièces ajustées; ce sera tout à fait bien: si vous brisez l'une, vous mettrez l'autre derrière les bœufs. Le laurier et l'orme sont pour le timon ceux des bois qui se piquent le moins, le chêne pour le sep, et le chêne vert pour la haye.» (Trad. de P. Mazon.)

Deux des termes techniques employés par Hésiode attirent l'attention: γύης 'pièce de bois courbe par nature' et ἱστοβοεύς 'timon de charrue'. Car, à en juger par leur formation, les deux mots remontent selon toute vraisemblance à l'époque mycénienne.

2. ἱστοβοεύς, cas spécial de composé dérivationnel (hypostase) à valeur substantive, repose sur un syntagme *ἱστὸς βόειος (plutôt que *ἱστὸς βοῶν) et signifie littéralement 'mât de (c.-à-d. qui conduit aux, ou pour attacher les) bœufs'. Le suffixe -εύς sert ici à signaler le caractère substantif et surtout la fonction d'instrument du dérivé unifié. Ce procédé n'est pas inconnu, mais il n'a été vivant et productif qu'à l'époque mycénienne, où il sert normalement à

élargir (surdériver) des composés déjà existants pour souligner, entre autres, leur caractère d'instrument au sens large.[1]

2.1. Ainsi, on relève *a-pi-po-re-we* (à Cnossos) et, avec réduction haplologique, *a-po-re-we* (à Pylos et Mycènes): */am(phi)-phor-ēwes/* 'vases à deux anses', dérivés d'un adjectif **/am(phi)-phoros/* 'qui a des anses des deux côtés'; c'est en même temps le seul exemple de ce type qui ait survécu en grec alphabétique, cf. hom. ἀμφιφορεύς, class. ἀμφορεύς.

2.2. D'autres vases sont appelés *e-ku-se-we* (MY) */enkhus-ēwes/* 'remplissoirs' (verseuses ou plutôt entonnoirs) et *ke-ni-qe-te-we* (MY) */khernik^{w}t-ēwes/* 'cuvettes (lustrales) pour laver les mains'. Le premier est tiré d'un abstrait **/enkhusis/* ~ ἔγχυσις 'remplissage', le second sert à surcaractériser une forme de base **/khernik^{w}ton/* issue par dissimilation de **/kher-nik^{w}-tron/*[2], lui-même déjà nom d'instrument ('vase pour laver les mains'), dont on trouve le complément, avec un sens légèrement différent, dans hom. ποδάνιπτρον 'eau pour laver les pieds'[3]. Enfin, *e-pi-u-ru-te-we* (PY) */epiwrut-ēwes/*, qui désigne une sorte de pardessus ou pèlerine, est formé de façon analogue sur un sous-jacent **/epiwruton/* < **/epi-wru-tron/* 'ce qu'on met par-dessus' (cf. ἐρύω 'tirer', ῥυτήρ 'rêne' et, pour le sens, alld. *Überzieher* 'paletot'). Ce genre de formations plutôt inhabituelles ne se rencontre plus au premier millénaire.

3.1. Le suffixe -ᾱς sert depuis l'époque mycénienne, où il est déjà bien attesté, à former des substantifs caractérisant à la façon d'un sobriquet la provenance ou une autre qualité essentielle d'un homme.[4] Il est issu de modèles comme */Krētā-s/* (Gén. *Ke-re-ta-o* PY) 'celui de Crète', dérivé de Κρήτᾱ, et

1 Cf. à ce sujet J.-L. Perpillou, *Les substantifs grecs en* -εύς (Paris 1973) §§ 425–27, 431–34. Il s'agit d'une extension de la fonction primaire du suffixe -εύς, qui était de dénoter des hommes d'après leur fonction sociale (métier, rang, etc.); un cas parallèle d'extension est fourni par le suffixe -τήρ désignant d'abord des noms d'agent animés (p. ex. ἀροτήρ) et étendu ensuite à des désignations d'instruments (p. ex. ζωστήρ). Pour des surdérivés en */-eus/* de composés mycéniens dénotant des fonctionnaires, voir Perpillou op. cit. §§ 428–30. – Une autre fonction substantivante (caractérisation de noms propres masculins) apparaît en onomastique mycénienne, par exemple *Ta-ti-qo-we-u* (PY) */Stāti-g^{w}ow-eus/* (cf. Perpillou § 240). Une fonction hypostasante de */-eus/*, c'est-à-dire comparable à la dérivation de ἱστοβοεύς, se retrouve dans une série de toponymes mycéniens, cf. Perpillou § 435sq.
Explication peu vraisemblable de ἱστοβοεύς par une série de réinterprétations de vers formulaires chez H. Troxler, *Sprache und Wortschatz Hesiods* (Diss. Zürich, 1964) 151–153. L. Deroy, Les Etudes Classiques 45 (1977) 367–369 comprend ἱστοβοεύς comme composé déterminatif 'cordage de mât, drisse' et pense qu'il désignait à l'origine des morceaux de drisse remployés et noués par des paysans primitifs, faisant par ailleurs de la navigation à voile, au bâton à fouir pour le faire tirer comme une charrue; ses arguments n'emportent pas la conviction, ne serait-ce que parce que pour 'drisse' le simple βοεύς (Hom., 'drisse en cuir de bœuf') aurait suffi et que ἱστός n'a jamais signifié 'bâton à fouir'.

2 Cf. E. Risch, Quaderni Urbinati 23 (1976) 16 note 15.

3 Le même changement de sens se retrouve dans *ke-ni-qa* (KN) */kher-nik^{w}s/* 'vase pour laver les mains', par rapport à hom. χέρνιψ 'eau pour laver les mains'.

4 Sur les faits mycéniens et l'origine prémycénienne de ce suffixe cf. *Flexion und Wortbildung*,

O-re-a$_2$ (PY) */Orehā-s/* 'montagnard', dérivé à l'origine de **/oreh-ā/* 'région montagneuse', mais ensuite rattaché directement au thème */ores-/* 'montagne' et interprété */Oreh-ās/* 'celui de la montagne'. Ainsi, on trouve, entre autres, un appellatif (probablement le seul) *a-ro-ja* (PY) */aloiā-s/* 'celui de l'aire, batteur' (cp. hom. ἀλωή < *ἀλοιά, cf. ἀλοιάω; attesté également comme nom propre à Cnossos), et surtout des noms propres dérivés d'appellatifs, comme *E-ke-a* (KN) */Enkheh-ās/* 'celui à la lance' de */enkhes-/* (PY), et aussi d'adjectifs, comme *E-ru-ta-ra* (PY) */Eruthr-ās/* 'Leroux' de */eruthros/* (MY, aussi nom propre à KN).

3.2. γύης < *γύᾱς est tiré d'un substantif *γύ-ᾱ 'courbure'[5]; pour la forme, il appartient ainsi à la couche la plus ancienne des formations en *-ās* dérivées directement de thèmes féminins en *-ā* (comme */Krētā-s, orehā-s, aloiā-s/*, voir plus haut). Son sens originel était donc 'le courbé, le bossu', dit initialement d'un homme et transféré ensuite à la partie courbée de la charrue.[6] Ce transfert d'un sobriquet à un instrument rappelle celui qu'on vient d'évoquer dans le cas du suffixe -εύς (cf. note 1).

4. ἰστοβοεύς et γύης (forme ionienne adaptée au langage épique) ont sans doute été empruntés par Hésiode à son dialecte natal béotien, et ce n'est sûrement pas un hasard, si ces deux termes archaïques ont été préservés dans le parler d'une région agricole notoirement conservatrice.[7]

Nous ne savons pas comment les deux parties respectives de la charrue ont été appelées dans le reste de la Grèce. γύης avec le sens de 'age, haye' ne se rencontre que chez Hésiode (cf. note 6). ἰστοβοεύς 'timon de charrue' est attesté encore deux fois après lui, mais à chaque fois dans des contextes qui risquent de dépendre d'Hésiode, ou du moins d'une même tradition épique[8]. Il se pourrait que les Doriens immigrants eussent connu d'autres expressions pour ces deux parties de la charrue dans leurs parlers, mais il est tout aussi concevable qu'ils aient adopté les termes de la civilisation mycénienne supérieure à la leur.[9] Dans

Akten der V. Fachtagung der Indogerman. Gesellschaft, ed. H. Rix (Wiesbaden 1975) 184sqq. Pour le grec alphabétique, cf. P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien* (Paris 1933, réimpr. 1968) § 22sqq. (surtout § 26).

5 Voir P. Chantraine, *Dict. étymol.*, s.v. *γύη (3°).

6 Plus tard, γύης signifie une mesure agraire (l'arpent, champ labouré en une journée; cp. lat. *iugera*), dont plus généralement 'terre labourée, champ', mais aussi les vertèbres courbées de la nuque; cf. Chantraine, *Dict. étymol.* l.c. Voir aussi note 8.

7 Pour la survivance de termes mycéniens à travers les siècles obscurs en général, cf. les communications de A. Morpurgo-Davies et F. Gschnitzer avec la discussion suivante dans les *Actes du VIe colloque mycénien* à Chaumont (7–13 septembre 1975, Publications de la Faculté des lettres de Neuchâtel, sous presse). Pour la continuité d'éléments de la langue mycénienne parlée (quotidienne) en grec alphabétique non poétique voir E. Risch, *Mélanges P. Chantraine* (Paris 1972) 191–198 et Quaderni Urbinati 23 (1976) 10–28.

8 D'une part chez Apollonius de Rhodes, 3, 1318 (Jason attelant les taureaux d'airain à la charrue), et d'autre part dans un oracle chez Pausanias, 9, 37, 4 (description de la Béotie, mythe du roi minyen Erginos d'Orchomène).

9 γύης se trouve comme mesure agraire (cf. note 6) dans les tablettes Héracléennes; mais, s'il ne

le cas des Béotiens de souche proto-éolienne, qui selon toute vraisemblance ont immigré de Thessalie peu après la chute des royaumes mycéniens (entre 1200 et 1125, environ) pour constituer la civilisation dite submycénienne en Béotie[10], on pourra même supposer qu'ils ont connu les mêmes termes que les Mycéniens, étant donné que la civilisation mycénienne s'est étendue jusqu'en Thessalie.

5. Quoi qu'il en soit, l'analyse linguistique de γύης et ἱστοβοεύς atteste que la charrue composée (appelée πηκτὸν ἄροτρον Il. 10, 353, Od. 13, 32, Hes. Op. 433, par opposition à la charrue simple, qui consistait en un tronc d'arbre à bifurcation, nommée αὐτόγυον Hes. ibid., cf. aussi Apoll. Rh. 3, 1285) a dû être connue en Grèce dès l'époque mycénienne. Cette constatation est d'autant plus intéressante que, jusqu'ici, il n'existe pas apparemment, pour ce type de charrue, de témoignages archéologiques antérieurs à environ 600 av. J.-C.[11]

s'agit pas d'une influence de la koinè attique, ce qui est peu probable, ce terme pourrait à la rigueur reposer sur un fond prédorien transmis à la ville-mère Tarente par les colons Laconiens.

10 Voir J. L. García-Ramón, *Les origines postmycéniennes du groupe dialectal éolien*, Suplementos a Minos 6 (Salamanca 1975) 79sq.

11 Cf. W. Schiering dans W. Richter, *Die Landwirtschaft im homer. Zeitalter*, Archaeologia Homerica 2 H (1968) 147–152 (Taf. 1 a, b). Pour des charrues présumées minoennes ainsi que mésopotamiennes, égyptiennes et nordiques voir ibid. 148. 152 (avec références).